

**Wilfried
N'Sondé**

**Le silence
des esprits**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Terrorisé par un contrôle de police sur les quais de la gare de Lyon, Clovis Nzila vient de sauter dans un train de banlieue. Sans-papiers, clandestin, il s'assied au hasard d'un wagon surchauffé et tente de maîtriser sa peur. Face à lui, une femme l'observe, accepte en retour ses regards indiscrets, ne semble pas effrayée par sa triste apparence. Attentive, elle engage la conversation, perçoit le désespoir de ce jeune Africain... Ensemble, ils vont plonger sans retenue dans un mirage, convaincus de renaître des cendres du passé.

Après *Le Coeur des enfants léopards*, un premier roman très remarqué (prix Senghor de la création littéraire ; prix des Cinq Continents de la francophonie), Wilfried N'Sondé nous livre ici le récit d'une rencontre sur le mode d'une ballade sombre et lumineuse.

“LETTRES AFRICAINES”

série dirigée par Bernard Magnier

WILFRIED N'SONDÉ

Wilfried N'Sondé est musicien, il vit à Berlin depuis plusieurs années.

DU MÊME AUTEUR

LE CŒUR DES ENFANTS LÉOPARDS, Actes Sud, 2007 ;
Babel n° 1001.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00339-5

WILFRIED N'SONDÉ

Le Silence
des esprits

roman

ACTES SUD

à Paul N'Sondé... et autres martyrs

*... Car il ne suffit plus de vivre, il faut
aussi être beau !*

SERGE MNSA N'SONDÉ

*Et il sortit un autre cheval, roux. Celui
qui le montait reçut le pouvoir d'enle-
ver la paix sur la terre, afin que les
hommes s'égorgeassent les uns les au-
tres...*

APOCALYPSE, VI, 4

*La lune s'était fleurie de mes verts chrysanthèmes.
Quand les loups en secrets récitaient l'anathème.
Sur les basses terres, les requiems font rage.
Arrive une lasse prière, comme mauvais présage :*

*Caïn aujourd'hui d'une hache est doté,
D'un geste lâche, encore il a frappé,
Il crache comme un vampire sa victime sans vie
Puis piétine les rimes, qu'hier j'avais cueillies !*

*Mon corps s'était éteint sur son triste sourire,
Pour fuir les matins qui crispent et font souffrir.*

*Caïn aujourd'hui d'une hache est doté,
D'un geste lâche, encore il a frappé.*

*Ma mère avait tissé mon linceul de diamant,
Car trop souvent blessé, mon cœur saigna longtemps !*

*Il crache comme un vampire sa victime sans vie
Puis piétine les rimes, qu'hier j'avais cueillies...*

SARTRE WILFRIED PARACLET N'SONDÉ

Marcelline me prit par la main, se coucha près de moi pour que nous fusionnions de nouveau, et elle me raconta longuement son histoire. J'écoutai attentivement, versai quelques larmes en lui baisant les mains, parce que les traumatismes de la guerre et les désillusions en série pendant sa clandestinité avaient définitivement anéanti ses rêves de bonheur. Toutes ces déceptions finirent aussi par ébranler sa confiance dans le genre humain, ma sœur avait décidé d'exister en suspens, vivre recluse et limiter ses rapports avec autrui au strict minimum.

Durant ses moments de solitude, elle avait longuement imploré la mère de la Terre, la Majesté capricieuse qui a créé tout ce qui se voit ou ne se voit pas en ce monde, afin de me retrouver, l'unique lueur de joie et de pureté ancrée dans sa mémoire. Dans sa grande bonté, la déesse lui permit de visiter mon esprit. Après m'avoir tout révélé,

enfin soulagée, elle se détacha de moi. Marcelline me quitta, un sourire sur la lèvre, emmenant avec elle une vague sensation de volupté sur l'épaule. Un peu d'amertume aussi, puisqu'elle avait survécu au prix de son âme et de sa chair.

Je me suis éveillé l'esprit chargé par le poids du récit de ma sœur, les idées un peu confuses, avec une vague image souriante, radieuse, plus belle et heureuse que jamais. Sa silhouette s'effaça lentement dans un nuage.

Lorsque la brume devant mes yeux se dissipa, je reconnus le corps de Christelle à mes côtés. Ensemble, nous baignions dans la chaleur et la lumière rouge vive du jour qui se lève, faiblement filtrée par les rideaux. A moitié nue, elle reposait sur mon torse, allongés tous les deux sous un joli désordre de draps blancs, d'habits éparpillés retirés la veille à la hâte, nos jambes s'enchevêtraient en un frôlement délicat.

Sa chevelure rouille et argent débordait un peu de notre oreiller commun et s'étalait légèrement sur ma poitrine et mon ventre. Je remarquai avec étonnement ses doigts enroulés autour de mon bras. Tout en dormant, elle m'enlaçait. Christelle avait

dû me serrer de cette manière une bonne partie de la nuit

Sa tête s'était fondue à merveille dans l'angle incurvé de mon épaule et de mon cou. La toile épaisse et ondulée de ses cheveux masquait un peu ma figure, elle sommeillait, sereine, détachée, m'emplantant de cette sensation inédite, paisible et chaude que j'avais eu le bonheur de découvrir auprès d'elle.

Je ne me lassai pas d'admirer sa peau laiteuse sur laquelle des taches de rousseur se mêlaient à d'autres offertes par les années. Je m'arrêtai ensuite sur les mouvements lents et réguliers du souffle sur ses narines, je fus émerveillé par cet air insouciant que lui avait dessiné notre nuit d'amour.

Christelle somnolait, je hasardai alors une main malhabile dans les profondeurs de sa hanche, parcours timide sur le tendre de son ventre, jusqu'au bas de ses reins, pays d'un mince duvet, doux, transparent, dressé sous la caresse. Christelle tressaillit, soupira profondément, puis elle retira tendrement mes doigts, soucieuse de ne pas me vexer, quand ils s'aventurèrent vers les mystères humides en haut de sa cuisse.

— Je suis bien comme ça, approche-toi là, viens contre moi !

Elle avait balbutié les mots, un murmure, Christelle appuya amoureusement un baiser

mouillé sur ma bouche, et un autre sur la paume de ma main qu'elle posa délicatement entre le matelas et son sein encore chaud. Mon amante se retourna puis esquissa un sourire. Elle m'entraîna dans son mouvement, jusqu'à ce que son dos épouse parfaitement la forme de mon ventre.

Sur le canapé-lit de notre première étreinte s'éleva une danse langoureuse d'odeurs tièdes et moites, parfums de sens en émoi, effluves colorés, magie irrésistible pour raviver nos désirs.

Détendue, libre dans l'enclos de mes bras, elle s'endormit à nouveau. De mes lèvres et la pointe de ma langue j'effleurai la soie sur son épaule, je serai son frère, son gardien, et rachèterai mes fautes à la faveur de notre bonheur ! Christelle avait gardé les yeux fermés, la courbe ronde et brûlante de son corps sur ma peau. Devant tant de douceur après l'ardeur, léger, je m'assoupis à mon tour, me jurant de toujours veiller sur elle, afin que lui soit épargnée toute souffrance !

Christelle et moi apprenions doucement à nous habituer au repos après la course effrénée de nos vies douloureuses. Nous nous étions arrêtés un instant l'un à côté de l'autre pour panser nos blessures. Deux

errances encore hésitantes s'embrassaient à tâtons et accordaient leurs pas en se donnant la main. Nos deux tragédies s'étaient surprises au détour d'un espoir, une ivresse, un vertige qui se prenait déjà pour l'amour !

Christelle m'avait recueilli au hasard d'un train de banlieue. Elle a avoué m'avoir secouru avec douceur et compassion, comme on ramasse un petit animal blessé agonisant sur le bord de la route. Elle avait un moment oublié ses propres souffrances, était sortie de son labyrinthe d'angoisses et d'oisiveté pour s'occuper de moi, un clandestin, un plus démuné qu'elle.

Après son service le jour de notre rencontre, elle s'était hâtée de se laver un peu, s'habiller en vitesse pour ne pas rater le bus. Elle arriva haletante mais trop tard. Déçue, elle décida de rejoindre la gare à pied, une petite promenade pour profiter de la fin d'après-midi, et puis pourquoi se dépêcher alors que personne ne l'attendait ? Elle flâna un peu sur le boulevard de l'Hôpital encombré de passants et d'autos. C'est en traversant le pont d'Austerlitz qu'elle

me vit pour la première fois. Elle fut tout de suite attendrie par mon air de profonde tristesse, Christelle me croyait perdu dans un rêve. Le poing sous le menton, je scrutais les détritrus gelés que charriait la Seine en ce mois de février. Christelle m'identifia comme un homme seul au milieu de rien, recroquevillé dans sa peau, avec la tête qui aurait préféré disparaître entre les épaules. Aujourd'hui, au souvenir de mes habits de mauvais goût, elle sourit. Elle ressentit alors une immense peine pour moi.

Christelle continua nonchalamment son chemin jusqu'à la gare de Lyon, accueillie et happée par la masse anonyme et pressée des voyageurs, les tympanes encombrés par le concert chaotique d'annonces et d'informations crachées par les haut-parleurs, accompagnée par le bruit des chaussures frappant le sol en cadence. Dans ce lieu familier, Christelle agissait à l'instinct, marchant comme à son habitude la tête baissée, le dos légèrement voûté, habituée au masque de l'heure de pointe sur les visages fatigués et sans sourire qui défilaient devant elle. Déclinaison à l'infini de faciès, couleurs, vêtements, tailles, des milliers de destins croisés pendant une fraction de seconde, des regards indifférents qui se choquent un instant et s'ignorent pour toujours. L'écho déprimant de ces silences,

Frank Tenaille, *Le Swing du caméléon. Musiques et chansons africaines 1950-2000*.

Aminata D. Traoré, *L'Étau. L'Afrique dans un monde sans frontières* (Mali), Babel n° 504.

Henk Van Woerden, *La Bouche pleine de verre*, traduit du néerlandais par Pierre-Marie Finkelstein.

Poèmes d'Afrique du Sud, anthologie composée et présentée par Denis Hirson, traduite de l'afrikaans par Georges Lory et de l'anglais par Katia Wallisky.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.